Les « bonnes » et les « mauvaises » proliférantes

Controverses camarguaises

Cécilia Claeys

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/9084>

DOI : 10.4000/etudesrurales.9084

ISSN : 1777-537X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2010

Pagination : 101-118

Référence électronique

Cécilia Claeys, « Les « bonnes » et les « mauvaises » proliférantes », *Études rurales* [En ligne], 185 | 2010, mis en ligne le 13 août 2012, consulté le 07 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/9084> ; DOI : 10.4000/etudesrurales.9084

Ce document a été généré automatiquement le 7 janvier 2020.

© Tous droits réservés

Les « bonnes » et les « mauvaises » proliférantes

Controverses camarguaises

Cécilia Claeys

- 1 LE DELTA DU RHÔNE est un système socio-naturel fait d'hybridations, de compromis et d'arrangements. Les hybridations mélangent eaux salées et eaux douces productrices d'une grande richesse biologique ; les compromis allient production et protection ; les arrangements font de ce polder artificiel, issu de plusieurs siècles d'anthropisation, un symbole international d'une nature sauvage protégée. Ce triptyque camarguais – « hybridations », « compromis », « arrangements » -est un équilibre instable, l'aboutissement de conflits successifs entre des acteurs aux intérêts divergents, mais qui ont su, avec le temps, dans une conception très simmelienne du conflit – en tant que forme spécifique de socialisation [Simmel 1995] –, accorder peu ou prou leurs praxis. Cet équilibre instable expose la Camargue aux assauts de tout genre, de « toute nature ». Selon les époques, certains de ces assauts donnent lieu à des « crises » environnementales et/ou socioéconomiques (inondations, chute des cours des denrées agricoles...); d'autres, plus subreptices, résultent de l'arrivée de nouveaux acteurs socioéconomiques (professionnels du tourisme, rurbains...) et de leurs intérêts respectifs, ou encore de l'introduction de nouveaux acteurs biologiques – ou « êtres non humains », selon la terminologie latourienne [Latour 1999].
- 2 Cet article se propose d'appréhender l'intrusion de certains de ces nouveaux acteurs biologiques, qualifiés, par les spécialistes, d'espèces exotiques « envahissantes » ou « invasives ». L'analyse sociologique, basée sur un corpus principalement qualitatif, portera sur les discours et pratiques des acteurs en prise avec une ou plusieurs espèces proliférantes camarguaises, depuis les acteurs locaux jusqu'aux acteurs nationaux et internationaux influençant, directement ou de façon plus diffuse, le territoire observé. Dans un premier temps, nous évoquerons les controverses taxonomiques qui animent la communauté scientifique au sens large du terme, incluant les scientifiques et les gestionnaires d'espaces « naturels » (généralement diplômés en sciences de la vie) que nous regroupons sous l'appellation « naturalistes ». Dans un deuxième temps, nous

évoquerons l'ouverture de ces controverses à la société locale, dont les discours et pratiques hétérogènes contribuent à définir des proliférations « légitimes » ou « illégitimes ». Enfin, la question des « proliférantes natures » permettra de revisiter les paradoxes de la (re)création de la nature, où, tour à tour, s'opposent ou s'allient, « protecteurs », « producteurs » et « prédateurs ».

Proliférantes taxonomies et frontières perméables

- 3 Les débats qui animent la communauté scientifique tiennent tout particulièrement à des questions de définition. Qu'est-ce qu'une espèce invasive ? Est-elle forcément exotique ? Qu'est-ce, dès lors, qu'une espèce exotique (allochtone), et une espèce qui ne l'est pas (autochtone) ?
- 4 De ces joutes taxonomiques se dégagent quelques assertions, sinon consensuelles du moins partagées par le plus grand nombre. En premier lieu, une invasion biologique désigne « l'accroissement durable de l'aire de répartition d'un taxon » [Pascal *et al.* 2000 : 24]. Il n'y a plus de consensus dès l'instant où il s'agit de préciser si ces invasions sont spécifiquement d'origine anthropique ou si elles peuvent être « naturelles ». La littérature consultée et les entretiens réalisés vont dans le sens d'une origine exclusivement anthropique de ce processus, sorte de rousseauisme biocentrique (« la nature est naturellement bonne : c'est l'homme qui l'a pervertie »), illusion d'un athéisme naturaliste qui fait sienne la culpabilité judéo-chrétienne, avatar du péché originel et du paradis perdu.
- 5 Le témoignage rapporté par un gestionnaire d'espaces protégés, écologue de formation, en est une illustration. Participant à une campagne de capture menée sur le littoral camarguais par des universitaires, il raconte comment l'équipe de scientifiques a observé in vivo l'arrivée massive d'une espèce exotique :

Et il en arrivait, et il en arrivait. Ça venait en volant d'Afrique, dans la nuit, c'était long comme ça, rien, d'une fragilité ce truc-là, et ça venait de se taper des milliers de kilomètres et ça arrivait. Donc, tu vois, c'est aussi un phénomène naturel. Si ça fait ça depuis des milliers d'années, ça a bien dû, il y en a quelques-uns qui ont bien dû marcher et on les a oubliés.
- 6 Admiratif de l'exploit réalisé par ces fragiles papillons exotiques, ce naturaliste distingue clairement ce phénomène naturel des introductions d'origine anthropique qu'il dénoncera plus loin dans son propos.
- 7 Que l'invasion biologique soit d'origine anthropique ou naturelle, elle résulte dans tous les cas d'une transgression de frontières spatiales et temporelles. Définir une espèce comme allochtone ou autochtone, c'est pouvoir répondre à deux questions au moins : est-elle d'ici ou d'ailleurs ; et depuis quand ? Dans la littérature comme dans les entretiens, les naturalistes soulignent la difficulté de l'exercice, le manque de données et l'impossibilité de définir un point zéro.
- 8 Par-delà leur diversité relative, les réponses convergent vers une même « acrobatie taxinomique » [Boltanski 1979], glissant de « l'histoire naturelle » à « l'histoire des civilisations humaines ». La découverte de l'Amérique, qui symbolise les grandes colonisations, serait le temps t1 de l'aire des invasions biologiques ; la révolution industrielle et ses grands travaux d'aménagement serait le temps t2 ; la période contemporaine et la mondialisation des échanges serait le temps t3. Ces trois temps sont considérés comme autant de seuils d'accélération des introductions d'espèces et

donc des risques d'invasion biologique. L'argument de l'augmentation, rapide à partir du XV^e siècle puis exponentielle à partir du XIX^e siècle, de la circulation des biens, des personnes et des espèces s'appuie sur des observations solides et des faits bien réels. Toutefois, un seuil contient aussi toujours une part d'arbitraire, qui n'annule pas totalement sa légitimité scientifique mais lui associe des dimensions sociales, culturelles et/ou économiques. Le choix du XV^e siècle est associé explicitement, par nos interlocuteurs, à la découverte de l'Amérique et au début des grands voyages d'exploration et de colonisation. Et le XIX^e siècle est associé à l'essor de la modernité. Le regard que pose l'intellectuel occidental contemporain sur ces périodes est tout à la fois empreint d'admiration et de culpabilité. Et l'image des caravelles de Christophe Colomb, apprise très tôt sur les bancs de l'école, appartient aux mythes fondateurs de la « civilisation » occidentale, prémices de sa gloire et de ses perversions. Ces trois phases de montée en puissance de la civilisation occidentale – colonisation, industrialisation, mondialisation – sont ainsi mises en regard avec trois niveaux de gravité d'invasions biologiques, dénonçant en cela les méfaits de la culture sur la nature.

- 9 Dans leur histoire romancée intitulée *La fabuleuse odyssée des plantes*, L. Allorge et O. Ikor partagent cette idée commune de « l'explosion [qui] eut lieu à la fin du XV^e siècle ». Les auteurs soulignent toutefois :

L'aventure des botanistes voyageurs n'a pas commencé avec le XVIII^e siècle, celui des Lumières, loin s'en faut. Sans remonter au soldat inconnu de l'armée d'Alexandre qui rapporta, dans sa giberne, de la vallée de l'Indus, deux ou trois plants de canne à sucre qu'il alla planter quelque part en Palestine ou en Égypte, ni au paisible conquérant arabe arrosant, sur quelques arpents andalous, une armée d'orangers venus de Chine ; sans évoquer non plus le moine du Moyen Âge qui, « au nom de la rose », dorlotait, dans le jardin des simples de son couvent, des plantes médicinales venues des « Indes » et dotées de toutes les vertus, on peut dire que, depuis la nuit des temps, hommes et plantes ont toujours voyagé de conserve, à la recherche d'un coin de terre où s'enraciner ensemble [2003 : 14].

- 10 Plus loin, les auteurs introduisent une nuance supplémentaire, signifiant peut-être, à qui veut l'entendre, que le seuil du XV^e siècle ne s'appuie pas uniquement sur des considérations matérielles relatives à l'augmentation des déplacements, mais aussi sur des dimensions idéologiques, caractéristiques du Moyen Âge :

Ces marchands voyageurs, pour la plupart vénitiens, furent sans doute bien plus nombreux à atteindre l'Inde, voire la Chine, que leurs rares témoignages ne le laissent supposer. Principale raison à ce silence : il leur paraissait inutile de dévoiler aux concurrents, aux ennemis génois, les secrets des Routes de la soie et des épices. En même temps, il pouvait être fort dangereux de raconter, sous la surveillance d'une papauté sourcilieuse, l'évidente supériorité de la civilisation chinoise, la considérable extension de l'islam à l'est et sa puissance marchande jusqu'au port de Hangzhou, le plus grand du monde, ou encore l'inexistence du prêtre Jean [ibid. : 29].

- 11 Ainsi, les données manquent, et les naturalistes doivent dès lors s'appuyer sur l'ancienne conception événementielle de l'histoire des hommes pour définir des critères biologiques.
- 12 Ce glissement taxonomique de l'histoire naturelle vers l'histoire humaine jette le doute sur la robustesse de la dichotomie nature/ culture. Cette dernière devient bel et bien paradoxale en ce qui concerne la Camargue. La mise en visibilité de ce paradoxe camarguais est au cœur de l'analyse sociohistorique pionnière développée par B. Picon

dès 1978 [2008] et que nous proposons de revisiter à travers les notions d'« hybridation », de « compromis » et d'« arrangement » [Boltanski et Thévenot 1991].

- 13 La réserve naturelle, considérée comme le joyau de la biodiversité actuelle des marais camarguais, est le fruit, bien involontaire au départ (un « effet pervers positif », dirait R. Boudon [1977]), d'un conflit d'usages entre une agriculture capitaliste-moderniste et une industrie salinière. La rencontre des eaux douces d'irrigation de la première et de l'eau salée de la seconde produit en effet un milieu saumâtre propice au développement d'espèces faunistiques et floristiques remarquables. Ainsi donc, ce qui est devenu la réserve naturelle de Camargue en 1927 résulte de l'interaction entre deux activités anthropiques nées de la modernité triomphante des XIX^e et XX^e siècles. Ce contentieux, et sa résolution, constitue une phase fondamentale du triptyque camarguais. L'hybridation (entre eau douce et eau salée) a donné lieu à un conflit dont l'issue a pris la forme d'un compromis (maintien de facto d'une zone tampon saumâtre) basé sur un arrangement (entre culture et nature). Dans ce cas, des activités anthropiques sont à l'origine de la « bonne santé » d'un écosystème, désormais protégé.
- 14 C'est ainsi que certains naturalistes s'inquiètent aujourd'hui du déclin de l'activité salinière camarguaise, voyant dans la fermeture annoncée de cette industrie la disparition possible d'un immense espace ouvert, producteur de sel, certes, mais devenu aussi l'habitat privilégié d'espèces protégées. Les salins dédiés à la production industrielle sont en effet propices au développement des colonies de flamants roses au point de contribuer à la sédentarisation de ce grand migrateur, pour le plus grand plaisir des touristes friands de cette espèce emblématique placée sous la surveillance bienveillante des naturalistes locaux. Mais quel peut être, dès lors, le statut de cette espèce migratrice sédentarisée ? Allochtone ou autochtone ? Sa sédentarisation peut-elle être la première étape d'une prolifération ? Et, plus largement, dans ce polder artificialisé par près de 500 kilomètres de canaux, entouré par plus de 200 kilomètres de digues, pris entre les deux bras du Rhône et la mer Méditerranée, quelles sont les espèces autochtones et allochtones ? Quelles frontières spatiotemporelles doivent-elles respecter pour acquérir le statut de « camarguaises » ? Qu'en est-il de ces espèces dites naturalisées, comme la bien-nommée Canne de Provence, plante asiatique introduite aux alentours du XV^e siècle [Picon 2008], qui pousse en abondance sans, à ce jour, susciter d'inquiétude chez les naturalistes ?
- 15 L'idée qui sous-tend la notion d'espèces naturalisées est qu'il y aurait de « bonnes » exotiques. Deux critères principaux conditionnent cette qualification positive : son intégration non problématique à l'écosystème local ; son utilité auprès de l'espèce humaine, nourricière en premier lieu. « On fait la part des choses », explique cette botaniste. Une autre interlocutrice, qui fut en charge d'un guide sur les *Plantes envahissantes de la région méditerranéenne*, précise :

Il y a une proportion, qui est vraiment de l'ordre de l'approximation, qui s'appelle la règle des 3 fois 10 % : il y aurait 10 % des espèces qu'on introduit sur le territoire qui se maintiennent ; 10 % qui arrivent à se naturaliser, c'est-à-dire qui se reproduisent toutes seules et mènent leur vie sans l'influence de l'homme [...] ; et il y a 10 % de ces espèces, qui arrivent à se maintenir seules et qui deviennent envahissantes. Ça fait une proportion, enfin un ordre de grandeur, d'1 espèce envahissante pour 1 000 espèces introduites. Donc la majorité, la grande majorité des espèces exotiques introduites sont bénéfiques. C'est le cas de la tomate, de la fraise, de nombreux fruits. Inversement, l'espèce exotique aggrave son cas si, en plus d'affecter les écosystèmes chers aux naturalistes, elle perturbe les activités

humaines et, plus encore, la santé, telle l'ambroisie, plante particulièrement allergisante.

- 16 Ce dualisme implicite, distinguant les bonnes et les mauvaises exotiques, procède d'un va-et-vient entre un référent à la nature (bonne/mauvaise pour l'écosystème) et à la culture (bonne/mauvaise pour les activités humaines). Ce dualisme naturaliste n'est pas sans rappeler les dichotomies explicites du jardinier et de l'agriculteur opposant les bonnes aux mauvaises herbes et les espèces utiles aux espèces nuisibles. Le maintien de cette même binarité, par-delà le passage de taxonomies anthropocentriques à des taxonomies biocentriques, ne procède cependant pas d'une systématique inversion des statuts. Cette inversion s'observe chez certaines espèces particulièrement emblématiques, comme le loup et l'ours, hier nuisibles, aujourd'hui protégés [Micoud 1993]. Toutefois, selon les espèces, les systèmes classificatoires anthropocentriques et biocentriques peuvent s'opposer ou, au contraire, se renforcer mutuellement. Dans leur rôle de « lanceurs d'alerte » [Chateauraynaud et Torny 1999], les naturalistes n'hésitent pas à mobiliser des argumentaires anthropocentriques pour étayer leurs propos biocentriques. Cette logique argumentative s'observe dans la littérature internationale [Simberloff 2003] comme sur le terrain.
- 17 En Camargue, le ragondin se prête particulièrement bien à ces imbroglios anthropo/biocentriques [Mougenot et Roussel 2006 ; Mougenot et Mormont 2009]. L'animal, au corps de castor et à la queue de rat, est introduit, puis élevé en France au cours du XIX^e siècle pour sa fourrure. Ne rencontrant pas le succès escompté (pas assez noble, pas assez rentable), les ragondins ou myocastors sont relâchés. Ces derniers investissent leur milieu de prédilection : les zones humides et les cours d'eau. La Camargue, avec ses canaux et ses digues, est propice à leur installation et leur prolifération. Le myocastor y creuse des galeries de plusieurs mètres de long. L'atlas des espèces envahissantes établi en 2005 par le Parc naturel régional de Camargue (PNRC) dresse la liste des raisons pour lesquelles « la prolifération de cette espèce menace notre écosystème ». Sur les 7 points retenus, 3 appartiennent au registre biocentrique (biodiversité, dynamique hydraulique et habitat) et 4 au registre anthropocentrique (ouvrages, production agricole, santé animale, santé humaine). Indiquant que le ragondin est classé, par le juriste, dans les espèces nuisibles (4 arrêtés nationaux), l'atlas du PNRC exhorte les chasseurs à prendre fusil et arc pour l'éliminer au moment même où les touristes découvrent avec plaisir cet animal peu farouche, à la frimousse sympathique. Ce que déplore ce naturaliste :

Actuellement la Camargue, c'est les ragondins. Combien de gens vont revenir de Camargue, bon, les flamants roses d'accord. Mais, au bord des routes, ils s'arrêtent pour observer les ragondins. Et ils vont garder ces souvenirs-là.

Proliférations légitimes et illégitimes

- 18 Face aux controverses taxonomiques internes à la communauté scientifique, les différents acteurs socioéconomiques répondent avec une assurance parfois déconcertante. Des oppositions émergent ici, tandis que des alliances se créent là où on ne les attend pas. Le cas de deux espèces végétales ornementales considérées comme invasives par les naturalistes, l'herbe de la pampa et le séneçon en arbre, est propice à de tels jeux d'acteurs. Introduites comme plantes ornementales dans les jardins pour leurs qualités esthétiques et leur rusticité, ces deux espèces sont aussi utilisées par les collectivités territoriales pour l'aménagement des routes et des ronds-points. Les

entretiens semi-directifs réalisés en Camargue révèlent que les qualificatifs « invasif » ou « envahissant » attribués à ces plantes par les naturalistes ne sont pas ou très peu partagés par les autochtones ayant l'une ou l'autre de ces espèces dans leur jardin, ainsi que par les employés des collectivités territoriales en charge des espaces plantés de ces espèces. Certains n'hésitent pas à dénigrer le point de vue des scientifiques, le tournant en dérision ou s'y opposant radicalement. D'autres acceptent ce qualificatif, parfois nouveau pour eux, tout en relativisant ce problème bien secondaire. Même cette habitante qui se dit prête à enlever l'herbe de la pampa de son jardin si le Parc le lui demandait accueille de prime abord l'information avec amusement :

Ben, euh... je dis que c'est un problème effectivement [elle rit en montrant son jardin]. Ça y est, je suis envahie là, hein [rires].

- 19 Un voisin moins conciliant rétorque :

Envahissante ? Pas du tout. Ça s'arrache comme un rien. Ça peut pas envahir, ça...

- 20 Franchement agacé par ces questions sur l'herbe de la pampa qui lui paraissent saugrenues, cet autre habitant s'emporte :

Moi, je pense que des mecs comme Bush et compagnie font beaucoup plus de mal que cette p... de plante. Donc c'est bon, quoi. On va pas se mobiliser contre l'herbe de la pampa !

- 21 Ces réticences vernaculaires à la notion d'espèce envahissante sont renforcées par l'idée que ces plantes semblent être camarguaises et même le sont. Ce qui est tout particulièrement visible pour l'herbe de la pampa. Malgré son nom dévoilant sans détour son origine géographique, celle-ci est choisie par les jardiniers amateurs et professionnels pour son statut supposé d'allochtone. Au service des Espaces verts de la ville d'Arles, le responsable indique :

Moi, j'en ai mis pas mal au rond-point des Saintes parce que ça faisait un peu transition Camargue-joncs, donc j'en ai apporté pas mal. J'avais mis aussi là-bas du laurier, un triplex, tout ce qui est vraiment un avant-goût de ce qu'on va rencontrer plus loin en Camargue, des tamaris, des trucs comme ça...

- 22 La propension de l'herbe de la pampa à proliférer n'est pas considérée ici comme problématique : elle est même appréciée, considérée comme une espèce végétale locale ou couleur locale. Jusqu'à cet habitant qui se félicite d'avoir vu pousser au milieu de son gazon des pieds d'herbe de la pampa qu'il n'avait pas lui-même plantés.

- 23 Ces plantes sont cependant appréciées tant qu'elles ne gênent pas nos interlocuteurs dans leurs activités de loisir. Les chasseurs et pêcheurs tiennent en effet un autre discours. Le séneçon en arbre est tout particulièrement montré du doigt. Interrogé sur l'esthétique de cet arbuste au feuillage vert vif et à la floraison cotonneuse, ce chasseur, par ailleurs jardinier passionné, répond :

Oui, il est beau, mais j'ai appris à le haïr.

- 24 Appréciant les sols humides, le séneçon en arbre investit les rives des canaux et les marais temporaires, lieux de prédilection pour la pêche et la chasse, transformant ces milieux ouverts en milieux fermés. Concrètement, les chasseurs sont les plus affectés par ce processus : en certains endroits, l'accès à leurs terrains de chasse est très réduit par le couvert épais des séneçons, qui, en outre, rebute le gibier d'eau, qui ne peut y déployer ses ailes. Cet autre chasseur explique :

Ça modifie le milieu. Ça veut dire qu'à moyen, peut-être long terme, les espèces qui y vivent maintenant, qui se reproduisent, que nous chassons, à la limite, si ça se trouve, elles n'y seront plus. Voilà pourquoi nous on veut garder le marais tel que

nos ancêtres nous l'ont légué, tel que la nature nous l'a donné, et puis le faire vivre et puis le maintenir dans le milieu.

- 25 Les pêcheurs ne sont pas moins mécontents, qui voient dans le développement du séneçon un ennemi de la même veine que la jussie, cette plante aquatique qui obstrue les plans d'eau et les canaux. Le regard que ces usagers portent sur cette plante est directement corrélé à la gêne qu'elle cause à deux activités déjà contraintes par des réglementations qui en limitent la pratique dans le temps et dans l'espace. L'argumentaire déployé ici procède d'une démarche désormais classique de patrimonialisation et d'écologisation de la chasse et de la pêche [Fabiani 1984 ; Barthélémy 2006]. Chasseurs et pêcheurs souscrivent sans hésitation aux taxonomies naturalistes (« autochtone » versus « allochtone »), développant des stratégies de lutte contre ces deux espèces, avec le soutien scientifique et technique des gestionnaires d'espaces naturels : le PNRC et la Tour du Valat (réserve dotée d'un centre de recherche privé). L'union presque classique en Camargue de frères ennemis autour d'une cause commune [Claeys-Mekdade 2003b] s'observe de nouveau ici, « prédateurs » et « protecteurs » s'alliant face à un même adversaire venu d'ailleurs, renforçant de ce fait hybridations, compromis et arrangements locaux. L'hybridation procède, dans ce cas, d'une patrimonialisation entrelaçant « nature » et « culture », frayant un compromis entre « protecteurs » et « prédateurs », dont les successives ententes et mésententes sont autant d'arrangements.
- 26 D'autres espèces, en revanche, résistent à la fougue taxonomique de l'être humain et de sa communauté scientifique. Que dire notamment de ces abondants moustiques, autochtones millénaires, maillons premiers de la chaîne alimentaire au sein des écosystèmes et non moins vecteurs de pathologies touchant des espèces animales, sauvages et domestiques, ainsi que l'être humain ? Est-ce une « bonne » ou une « mauvaise » espèce ? Ce frêle mais agressif insecte fait l'objet de complexes échafaudages taxonomiques. Les moustiques des villes (*Culex pipiens* principalement) sont considérés, par les spécialistes eux-mêmes, comme de peu d'intérêt écologique, espèces animales perverses, investissant les miasmes de l'urbanité (égouts, fosses septiques, caves inondées). Les moustiques des champs cultivés (les différents *aedes* principalement) appartiennent peu ou prou au passé révolu d'une agriculture exempte d'insecticides. Tandis que les moustiques des espaces naturels (les mêmes *aedes* en fait) retrouvent avec délectation tout le confort de zones humides protégées par un ensemble d'outils juridiques, nationaux et internationaux, s'y multipliant à foison.
- 27 Partant de cet agencement taxonomique spatialisé, les naturalistes concèdent sans difficulté que le moustique des villes soit traité par des insecticides mais s'opposent toutefois à une démoustication des espaces naturels. Dans ce cas, et malgré les apparences conflictuelles que soulève cette question, les Camarguais partagent peu ou prou le même point de vue que les naturalistes car, s'ils souhaitent majoritairement une démoustication des espaces habités, ils reconnaissent aussi majoritairement le rôle des moustiques au sein des espaces dits naturels, pour lesquels les demandes de démoustication sont de ce fait nettement moindres [Claeys-Mekdade et Morales 2002].
- 28 Cependant, ce commode agencement spatial trouve ses limites dans l'aptitude qu'ont ces créatures ailées à se laisser porter par les vents, sur plusieurs kilomètres parfois, mettant à mal les frontières entre l'urbain, le rural et le « naturel ». Le « bon » moustique à la prolifération légitime en espaces dits naturels sort ainsi de sa zone d'assignation, venant s'associer aux méfaits anthropophiles du « mauvais » moustique

des villes à la condamnable prolifération [Claeys-Mekdade 2003a ; Claeys-Mekdade et Nicolas 2002 et 2009 ; Claeys-Mekdade et Sérandour 2009]. La légitimité, toute mesurée, octroyée aux proliférants moustiques des espaces naturels camarguais repose sur une conception biocentrique du monde, qui tend à se diffuser à l'ensemble des populations [Dunlap *et al.* 2000], mais est aussi un prétexte culturel et politique :

Le Camarguais, le vrai, ne craint pas les moustiques et sait vivre avec.

- 29 Support identitaire, le moustique proliférant est aussi considéré comme un garde-frontière tenant à bonne distance les « étrangers », ces citadins et touristes qui investissent (envahissent ?) la Camargue en période estivale, le temps d'un week-end ou plus.
- 30 Cette « tentation xénophobe » [Claeys-Mekdade 2003b] n'est pas une dérive secondaire : elle est inhérente au principe même de protection de la nature, comme l'ont souligné, à partir du terrain français, P. Alphandéry, P. Bitoun et Y. Dupont [1991] au sujet de ce qu'ils ont nommé « l'équivoque écologique », ou comme l'a également souligné M.-H. Mandrillon [1993] au sujet des revendications naturalistes au sein de l'ex-bloc soviétique. Lorsque les catégories scientifiques opposent explicitement autochtones à allochtones, l'équivoque se renforce. Lorsque, en outre, les taxonomies convoquent explicitement ou implicitement le dualisme « bonne » versus « mauvaise » espèce, la morale s'en mêle, opérant un nouveau glissement, cette fois d'un naturalisme rousseauiste vers un anthropomorphisme inavoué, voire inavouable. Certains auteurs, témoins du développement exponentiel de ce que J.H. Peretti [1998] appelle « *the biological nativism* », en dénoncent les dérives et en rappellent les traces laissées dans l'histoire. Gert Gröning et Joachim Wolschke-Bulmahn détaillent, dans ce numéro, l'attachement du III^e Reich à l'éradication des plantes exotiques dans les jardins germaniques. M. Sagoff établit un parallèle dérangent entre le vocabulaire relatif aux invasions biologiques et celui manié par les tenants d'une certaine vision des politiques d'immigration :

Leurs caractéristiques indésirables incluent la vigueur sexuelle, l'absence de contrôle des naissances, la faible implication parentale, la tolérance pour les milieux « insalubres », l'agressivité et la prédation [1999 : 18 ; traduction de l'auteur].

- 31 Ce que fait également B. Subramaniam dans son article « The Aliens Have Landed ! Reflections on the Rhetoric of Biological Invasions » [2001]. Les mots ne sont pas neutres, pas même ceux nommant des concepts scientifiques. Les sciences de la vie prêtent tout particulièrement le flanc à ces inextricables ambiguïtés lexicales, usant abondamment, sinon abusivement, de l'analogie dans un contexte d'« émeute terminologique » [Lévêque 2001]. Ainsi naissent les controverses, contestant les taxonomies, bousculant leurs frontières. Tirant plus ou moins les leçons de ces joutes discursives particulièrement exacerbées outre-Atlantique, les naturalistes locaux ont fait le choix de la modération des formules et de la concertation. Au niveau régional, l'Agence méditerranéenne de l'environnement a dressé un catalogue des plantes envahissantes (2003), invitant, autour de la table, des naturalistes, des représentants des collectivités territoriales mais aussi des professionnels de la filière horticole. Ce guide limite les discours dénonciateurs au profit des propositions, invitant le lecteur à découvrir des espèces allochtones aux propriétés esthétiques et horticoles proches des différentes espèces invasives présentées. De même, l'atlas des espèces invasives (2005) établi pour le PNRC a une formulation moins guerrière que celles utilisées dans les années 1990 par les milieux naturalistes anglo-saxons publiant, sur Internet, des « listes

noires » d'espèces exotiques. Mais si la formulation est plus douce, les dualismes sous-jacents n'en sont pas pour autant modifiés, et, on l'a vu avec le ragondin, la lutte peut être « armée ».

Interventionnisme naturaliste contre libéralisme horticole

- 32 Face à l'assaut de ces êtres biologiques affectant « l'équilibre naturel » des écosystèmes camarguais, naturalistes, chasseurs et pêcheurs constituent un front uni et se lancent dans une lutte acharnée. Arrachées, tronçonnées ou brûlées, traquées, piégées ou abattues, les belligérantes végétales et animales résistent et contre-attaquent. Au nom de la protection, le naturaliste fait alors alliance avec des ennemis qu'il a pourtant maintes fois combattus, à savoir les produits pudiquement qualifiés de phytosanitaires ou, plus prosaïquement, de chimiques.
- 33 Décrits par le naturaliste comme le recours ultime, les traitements chimiques sont effectués en collaboration avec la Fédération départementale de lutte contre les organismes nuisibles, principale instance habilitée à manier ces produits actifs, et bénéficient, du même coup, des subventions traditionnellement accordées au monde agricole dans sa lutte contre les espèces nuisibles au sens anthropocentrique du terme. L'obtention de ces subventions est une opération comptable astucieuse.
- 34 Pourtant, la compréhension doit dépasser ici le seul domaine de la rationalité économique. Il s'agit là d'une mise en pratique du réagencement biocentrique de l'ancien dualisme utile/nuisible. La collaboration technique entre les naturalistes et la Fédération départementale confère en effet des vertus biocentriques à un dispositif hérité de l'anthropocentrisme traditionnel puis moderniste de l'agriculture d'hier et d'aujourd'hui. Les mêmes dispositifs phytosanitaires sont de ce fait déployés tour à tour pour lutter contre des espèces considérées comme nuisibles, pour différentes raisons. La lutte anthropocentrique s'attaquerait aux nuisibles d'origine sauvage affectant l'activité humaine tandis que la lutte biocentrique s'attaquerait aux nuisibles d'origine anthropique affectant l'écosystème. Dichotomie abstraite cependant, qui, dans la pratique, est trahie par des luttes ambiguës concernant des espèces « nuisibles » d'un point de vue à la fois anthropocentrique et biocentrique. Plus largement encore, les luttes mécaniques et chimiques contre les espèces invasives menées au nom de la défense des écosystèmes exacerbent l'un des premiers paradoxes de la protection de la nature. Paradoxe qui conduit les tenants du biocentrisme à un interventionnisme accru. La protection de la nature devient création, voire recreation, sur la base d'un climax fantasmé [Drouin 1991]. Ce gestionnaire d'espace naturel décrit ainsi sa démarche :

Moi, je suis vraiment dans une démarche « plan de gestion ». Parce que c'est assez rationnel. On a un milieu naturel, on regarde ce qu'il y a dedans [...] À côté, généralement, on met toutes les contraintes et facteurs qui peuvent avoir un intérêt ou un impact [...] Et, en fonction de ça, on essaie d'avoir une vision un peu utopique, de vers quoi on veut [...] Donc, qu'est-ce qu'il faut faire dans les cinq ans qui sont donnés ? Par exemple pour les espèces invasives [...], ça sera de surveiller l'occupation, la colonisation, l'objectif, ça sera de quantifier cette espèce-là. Les opérations, ça sera de cartographier, de mesurer, tous les deux ans. Puis de trouver de nouveaux moyens de lutte pour ces espèces.

- 35 Un autre gestionnaire, plus critique, souligne, avec colère mais fatalisme, ce paradoxe de la gestion/(re)création de la « nature » qu'il vit au quotidien :

Dans des endroits comme ça, on est obligé d'avoir des coin-coin, et on est obligé d'avoir des coin-coin quand il y a des visiteurs, et les visiteurs ils ne viennent qu'à la bonne saison.

- 36 Ainsi, pour attirer les canards, ce gestionnaire met en eau des marais en période estivale, période naturellement propice à leur assèchement et, ce faisant, contribue au développement d'une espèce exotique invasive – la jussie – mais contribue aussi au développement d'une espèce allochtone dérangement : le moustique. L'écologue-gestionnaire découvre le cercle vicieux de l'interventionnisme. La main invisible qu'il souhaite poser sur la nature pour soigner les blessures que sa propre espèce a causées l'entraîne dans une artificialisation paradoxale à laquelle il semble ne pas pouvoir échapper. La gestion des espèces envahissantes exacerbe cette spirale de l'interventionnisme naturaliste. Cette spirale serait, à la gestion de la nature, ce que la spirale de l'innovation a été à l'agriculture moderne [Mendras et Forsé 1983] : une introduction en chaîne de procédés, culturels ou gestionnaires, qui dépasse les seules implications techniques pour se faire moteur ou, tout au moins, courroie de transmission de changements plus larges, pas forcément désirés, pas forcément désirables. L'intervention naturaliste en appelle une deuxième, puis une autre...

- 37 Des tentatives de rupture de cette spirale infernale ont été menées çà et là. Dans le delta du Rhône, les gestionnaires des Marais du Vigueirat (spécialisés dans les visites naturalistes et l'éducation à l'environnement) ont mené, sur l'un des canaux de leur réseau hydraulique, une expérience allant dans ce sens. En prise avec des proliférations de jussie, ces derniers ont mis un terme à leurs pratiques d'arrachage et ont laissé la plante se développer. Après un emballement de la prolifération, un seuil de saturation semble avoir été atteint, la plante subissant, par eutrophisation, les méfaits de sa propre invasion, libérant dès lors l'espace qu'elle avait conquis au détriment des autres espèces. Rapportant cette expérience, un gestionnaire fait part des sentiments qui l'ont traversé, de ses inquiétudes, de ses doutes, puis de sa satisfaction. Il souligne toutefois la difficulté, sinon le risque, qu'il y a à mettre en œuvre, à grande échelle, cette gestion libérale (laisser-faire, laissez-passer) des espaces protégés. La plus grande difficulté que le gestionnaire doit affronter ici semble être l'inadéquation entre les échelles de temps : le temps long de la nature, dont l'illusoire immuabilité rend insoutenable, à nos yeux d'humains, la soudaineté des changements, se trouve en inadéquation avec le temps anthropique et ses exigences politiques et économiques.

- 38 Alors que les « lanceurs d'alerte » se livrent à une lutte parfois éreintante contre ces exotiques qu'ils considèrent comme envahissantes, les catalogues et sites Internet des grandes enseignes de l'horticulture vantent les mérites de certaines de ces espèces. L'herbe de la pampa en particulier fut très à la mode au cours des années 1980, comme l'indiquent nos interlocuteurs de la filière horticole, pour qui elle est aujourd'hui un classique. Leur argumentaire est avant tout marchand :

Tant qu'elle sera demandée sur le marché, je continuerai à la faire [...] Moi, je trouve ça moche, après il y en a qui trouvent ça joli.

- 39 Questionné sur le statut des plantes autochtones et allochtones, un représentant régional et national de la filière horticole répond :

Mais aujourd'hui, si vous voulez, la plante est devenue mondiale. Elle voyage partout. Une petite plante, quand vous l'achetez, si elle pouvait vous dire le trajet

qu'elle a fait, vous seriez fort surprise. Elle est peut-être partie de Sicile pour aller en Hollande, pour revenir à Paris et, ensuite, vous être redistribuée à Marseille. C'est tout à fait possible. Les plantes voyagent partout.

- 40 L'autochtonie des plantes est prise en compte lorsqu'elle peut être mobilisée comme argument de vente. Les horticulteurs et les gestionnaires d'espaces verts rencontrés évoquent la mode actuelle des jardins méditerranéens. Les premiers y voient un atout commercial ; les seconds des avantages techniques appréciables, comme l'indique ce technicien municipal :

En ce moment, c'est la mode : il y a beaucoup de plantes méditerranéennes, donc, qu'on utilise sur les ronds-points, même dans les quartiers. Ça ne demande pas beaucoup d'entretien, ce n'est pas inesthétique, c'est vraiment de la région, donc je ne vois pas pourquoi on y mettrait du gazon anglais.

- 41 Toutefois, l'ennemi des plantes exotiques envahissantes ne pourra pas trop vite crier victoire. Car, si les appellations « jardin provençal » ou « jardin méditerranéen » évoquent, pour lui, une liste circonscrite d'espèces locales, elles sont, en revanche, synonymes de rêve et d'imaginaire pour le professionnel et sa clientèle, qui s'affranchissent aisément des lois de la botanique, comme le déplore cette naturaliste :

Il y a un flou artistique entre plantes méditerranéennes, c'est-à-dire plantes des régions méditerranéennes, plantes supportant le climat méditerranéen, plantes tropicales supportant des conditions méditerranéennes. Quand on vous dit « plante méditerranéenne », c'est, au sens large, une plante qui n'est peut-être pas du tout méditerranéenne, qui va supporter des conditions méditerranéennes : il y a un flou artistique. Et c'est vrai que, du coup, pour les gens, il y a plein de gens qui s'imaginent que ces plantes-là sont natives.

- 42 Si les naturalistes dénoncent « la méconnaissance et le mercantilisme » des professionnels de l'horticulture et de la gestion des jardins et espaces verts, ils doivent aussi faire avec un autre type d'acteurs à l'argumentaire parfois acéré. Certains paysagistes avant-gardistes s'opposent en effet ouvertement à la lutte menée contre les espèces exotiques envahissantes. Les années 2000 sont particulièrement marquées par cette mouvance paysagiste contestant les anciennes frontières entre « naturel » et « domestique », « herbes utiles » et « mauvaises herbes », et prônant un « laisserfaire, laissez-passer » du végétal. Le XII^e Festival international des Jardins (Chaumont-sur-Loire), qui a donné lieu à un ouvrage [Pigeat et Paye-Moissinac 2003], affiche une volonté explicite de requalification des mauvaises herbes, tout comme l'ouvrage de L. Deschamps et A. Maroussy [2004], *Mauvaises herbes utilitaires du jardin*. P. Vignes, pour sa part, dédie son ouvrage à la « splendeur et harmonie des plantes libres » :

[...] les plantes vivant en liberté, les unes sauvages, les autres échappées des cultures pour vivre leur vie sans assistance, mais aussi sans contrainte [2004 : 11].

- 43 Les attaques les plus vives sont certainement celles de G. Clément. Dans son *Éloge des vagabondes*, il dénonce :

Quelle grille technocratique appliquer aux débordements de la nature, à sa violence ? [...] La science vient à la rescousse : l'écologie, otage de ses propres intégristes, sert d'argument. Ici naît l'impoture : les calculs statistiques, la levée des recensements conduisent à un génocide tranquille, planétaire et légal. En même temps se dessine une imposture plus vaste : frapper de patrimoine le moindre caractère identitaire – un site, un paysage, un écosystème – afin de pouvoir en chasser tout ce qui ne vient pas le conforter [...] Pour commencer, on s'en prend aux êtres qui n'ont rien à faire ici. Surtout s'ils sont heureux. D'abord éliminer, après on verra. Régler, comptabiliser, fixer les normes d'un paysage, les quotas d'existence. Déclarer ennemis, pestes, menaces, les êtres osant franchir ces limites.

Instruire un procès, définir un protocole d'action : partir en guerre. Cet ouvrage s'oppose à une attitude aveuglément conservatrice [2002 : 9-11].

- 44 Ainsi, au moment où le jardinier et le paysagiste s'affranchissent d'une longue tradition « à la française » en acceptant de ne plus tout contrôler dans le jardin, en laissant entrer les « mauvaises herbes » et en permettant au végétal de s'approprier des bouts d'espace comme il l'entend, l'écologue-gestionnaire se fait jardinier de la nature :

–Pour moi, un bel espace c'est quelque chose qui fonctionne le plus naturellement possible [...] Mais ce qu'il y a, c'est qu'on n'a pas le recul.

–C'est peut-être une question de patience ?

–Oui, mais bon, en tant que gestionnaires, on est aussi payés, enfin, c'est notre métier, quoi. Tous les conservateurs de réserve naturelle et tout, ils sont évalués aussi sur leur capacité à sauver ou à maintenir de la biodiversité, qui est de plus en plus menacée non seulement par les espèces invasives mais d'autres trucs.

–Pour un gestionnaire, c'est difficile de dire : je laisse faire et ça va se régler tout seul ?

–Voilà : moi, j'arrive pas.

- 45 Écologues et jardiniers-paysagistes ont peut-être plus de points communs qu'ils ne le croient. F. Dubost s'interroge :

Sauvegarder le sauvage, cultiver le sauvage : retour du naturel ou comble de l'artifice ? Étape ultime dans l'entreprise de domestication de la nature ou règles du jeu nouvelles qui préservent la liberté du vivant ? [1997 : 23]

- 46 Les mésententes les plus rudes sont souvent celles qui opposent des acteurs ayant des centres d'intérêt proches. Écologues-gestionnaires et jardiniers-paysagistes ont en effet en commun la volonté de sublimer la nature. Ils ont en commun l'héritage des sociétés savantes d'acclimatation des siècles passés. La communauté scientifique d'où sont aujourd'hui issus les « lanceurs d'alerte » était hier un acteur central du développement des introductions volontaires. L'exemple de la Société nationale de protection de la nature (SNPN), notamment en charge de la réserve naturelle de Camargue, est, à ce titre, révélateur. Il y a encore quelques décennies, la SNPN s'appelait « Société d'acclimatation et de protection de la nature ». Baptisée à l'origine « Société impériale zoologique d'acclimatation », elle a été fondée en 1854 par Geoffroy Saint-Hilaire, professeur au Muséum national d'histoire naturelle. Le Muséum a toujours tenu un rôle important dans « la maîtrise de la nature exotique » [Kury 2001 : 6]. L. Kury, chercheuse brésilienne, porte un regard instructif sur l'histoire de cette institution, centrale dans la compréhension de l'évolution des sciences de la vie :

Depuis la fin de l'Ancien Régime jusqu'aux premières décennies du XIX^e siècle, la maîtrise de la nature par la science devient une activité fondamentale pour l'exercice du pouvoir [ibid. : 5].

- 47 Pour certains biologistes, cet héritage est une erreur de jeunesse de leurs prédécesseurs, qu'ils tentent de corriger (de racheter ?) en luttant contre la prolifération des exotiques. Pour certains paysagistes, cet héritage représente au contraire les prémices du « jardin planétaire » [Clément 1997 et 1999], élargissant la palette végétale mise à la disposition de leurs créations (débridées ?).

Conclusion

- 48 Une fois encore, la Camargue remplit son rôle de laboratoire socionaturel qui nous renseigne, à sa façon, sur les relations entre l'homme et la nature. En définissant une

espèce comme étant d'ici ou d'ailleurs, d'hier ou d'aujourd'hui, l'être humain, qu'il soit scientifique ou simple résident, se livre à un exercice taxonomique, tout aussi indispensable à sa compréhension du monde que vain dans son exactitude, tant les objets se montrent récalcitrants et les frontières perméables. Les arrangements spatiotemporels observés ici s'appuient sur d'incessants glissements du biologique au social, et du social au biologique. Qu'ils luttent pour ou contre les espèces envahissantes, au nom de considérations biocentriques ou anthropocentriques, les différents acteurs rencontrés semblent en fait participer à une étrange dramaturgie au sein de laquelle ils se disputent l'interprétation d'un même rôle : celui de jardinier de la nature.

- 49 La Camargue est bien le théâtre d'une nature mise en scène par et pour l'homme. Le naturaliste cède au panoptisme, révélant que le biocentrisme proclamé n'est à ce jour parvenu qu'à instituer une autre forme d'anthropocentrisme. Peut-il toutefois en être autrement ? Les plus radicaux classent l'être humain au sommet des espèces invasives, ravivant, pour l'occasion, de vieilles théories eugénistes. D'autres, en revanche, concèdent une trêve dans les dénonciations culpabilisatrices de l'être humain. Les plus hardis, comme M. Rosenzweig [2003], qui propose une « *Win-Win Ecology* », ont fait le choix de prendre au sérieux la nature dans la ville. Nouveau paradoxe ou réconciliation entre nature et culture ?

BIBLIOGRAPHIE

Allorge, L. et O. Ikor — 2003, *La fabuleuse odyssée des plantes. Les botanistes voyageurs, les jardins des plantes, les herbiers*. Paris, Jean-Claude Lattès.

Alphandéry, P., P. Bitoun et Y. Dupont — 1991, *L'équivoque écologique*. Paris, La Découverte.

Barthélémy, C. — 2006, « Du mangeur d'aloses au carliste sportif : esquisse d'une histoire de la pêche amateur en France », *Courrier de l'Environnement de l'INRA* 53 : 121-128.

Boltanski, L. — 1979, « Taxinomies sociales et luttes de classes. La mobilisation de la "classe moyenne", l'invention des "cadres" », *Actes de la recherche en sciences sociales* 29 : 75-105.

Boltanski, L. et L. Thévenot — 1991, *De la justification. Les économies de la grandeur*. Paris, Gallimard.

Boudon, R. — 1977, *Effets pervers et ordre social*. Paris, PUF.

Callon, M. et A. Rip — 1992, « Humains, non-humains : morale d'une coexistence », in B. Kalaora et J. Theys eds., *La terre outragée. Les experts sont formels*. Paris, Autrement: 140-156.

Charpentier, A. et C. Claeys-Mekdade — 2004, « La biodiversité à l'épreuve des invasions biologiques. Perspective interdisciplinaire biologie-sociologie », *Biodiversité et changement global : dynamique des interactions* (II^e Journées de l'Institut français de la biodiversité, Marseille, 25-28 mai). — 2006, « Invasion de plantes ornementales : modalités d'introduction et mécanismes biologiques déclenchant l'invasion de *Baccharis halimifolia* et *Cortaderia selloana* ». Programme national de recherche du ministère de l'Écologie et du Développement durable.

Chateauraynaud, F. et D. Torny — 1999, *Les sombres précurseurs. Une sociologie pragmatique de l'alerte et du risque*. Paris, Éditions de l'EHESS.

Claeys, C. — 2009, « Mosquitoes Control in France : A Sociotechnical Controversy between Environmental Preoccupations and Health Protection ». Communication présentée à la 9^e Conférence de l'Association européenne de l'écologie (Lisbonne, 2-5 septembre).

Claeys-Mekdade, C. — 2003a, « Les controverses relatives à la démoustication de la Camargue : rapports à l'animal et au territoire », *Espaces et Sociétés* 110-111 : 147-166. — 2003b, *Le lien politique à l'épreuve de l'environnement. Expériences camarguaises*. Bruxelles, Peter Lang. — 2004, « La biodiversité à l'épreuve des invasions biologiques : regard sociologique ». Communication présentée au séminaire « Biodiversité » organisé par C. Beck. Ministère de l'Éducation et de la Recherche (Paris, 23 mars). — 2005, « A Sociological Analyse of Biological Invasions in Mediterranean France », in *Invasive Plants in Mediterranean Type Regions of the World. Proceedings of the Workshop of Mèze (France), 25-27 May*. Council of Europe, Environmental Encounters Series 59 : 209-220. — 2007, « Être ou ne pas être une plante méditerranéenne ». Journées de la Maison Thuret. Sophia Antipolis, INRA.

Claeys, C., L. Baeza, T. Donze et L. Nicolas — 2009, « La démoustication expérimentale de Salin-de-Giraud et Port-Saint-Louis-du-Rhône : suivi sociologique 2 ». Parc naturel régional de Camargue et Conseil général des Bouches-du-Rhône.

Claeys-Mekdade, C., J.-C. Jaillet, N. Grillo, C. Ramon, L. Nicolas et B. Nguyen-The — 2007, « La démoustication expérimentale de Salin-de-Giraud et Port-Saint-Louis-du-Rhône : suivi sociologique 1 ». Parc naturel régional de Camargue et Conseil général des Bouches-du-Rhône.

Claeys-Mekdade, C. et A. Morales — 2002, « Moustiques et démoustication : une enquête sociologique auprès des Arlésiens et des Camarguais ». Rapport final sur l'étude d'impact d'un éventuel traitement au BTI sur le territoire du Parc naturel régional de Camargue, sous la direction de B. Picon. DESMIDIMEP.

Claeys-Mekdade, C. et L. Nicolas — 2002, « Être ou ne pas être démoustiqué. Enquêtes ethnologique et sociologique comparatives : Camargue et Petite Camargue ». Programme européen Life-Environment n° life 99 env/F/000489. — 2009, « Le moustique fauteur de troubles », *Ethnologie française* 39 : 109-116.

Claeys-Mekdade, C. et J. Sérandour — 2009, « Ce que le moustique nous apprend sur le dualisme anthropocentrisme/biocentrisme. Perspective interdisciplinaire sociologie/biologie », *Natures Sciences Sociétés* 17 : 136-144.

Clément, G. — 1997, *Le jardin en mouvement. De la vallée au champ, via le parc André-Citroën et le jardin planétaire*. Paris, Sens et Tonka. — 1999, *Le jardin planétaire. Réconcilier l'homme et la nature*. Paris, Albin Michel. — 2002, *Eloge des vagabondes. Herbes, arbres et fleurs à la conquête du monde*. Paris, NIL Éditions.

Deschamps, L. et A. Marroussy — 2004, *Mauvaises herbes utiles du jardin*. Rennes, Éditions Ouest-France.

Drouin, J.-M. — 1991, *L'écologie et son histoire*. Paris, Flammarion.

Dubost, F. — 1997, *Les jardins ordinaires*. Paris, L'Harmattan.

Dunlap, R., K. Van Leire, A. Martig et R. Emmet Jones — 2000, « Measuring Endorsement of the New Ecological Paradigm : A Revised NEP Scale », *Journal of Social Issues* 56 (3) : 425-442.

Fabiani, J.-L. — 1984, « La crise de légitimité de la chasse et l'affrontement des représentations de la nature », *Actes de la recherche en sciences sociales* 54 : 81-84.

- Foucault, M.** — 2004, *Naissance de la biopolitique. Cours au Collège de France (1978-1979)*. Paris, Le Seuil.
- Kury, L.** — 2001, *Histoire naturelle et voyages scientifiques (1780-1830)*. Paris, L'Harmattan.
- Latour, B.** — 1999, *Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie*. Paris, La Découverte.
- Lévêque, C.** — 2001, *Ecologie. De l'écosystème à la biosphère*. Paris, Dunod.
- Mandrillon, M.-H.** — 1993, « Russie. Rapport à la nature et quête d'identité », in D. Bourg ed., *Les sentiments de la nature*. Paris, La Découverte (« Essais ») : 162-174.
- Mendras, H. et M. Forsé** — 1983, *Le changement social. Tendances et paradigmes*. Paris, Armand Colin.
- Micoud, A.** — 1993, « Vers un nouvel animal sauvage. Le sauvage "naturalisé vivant" », *Natures Sciences Sociétés* 1 (3) : 202-210.
- Mougenot, C. et M. Mormont** — 2009, « État de guerre et de paix autour des rats », *Revue d'ethnologie française* 32 : 35-43.
- Mougenot, C. et L. Roussel** — 2006, « Peut-on vivre avec le ragondin ? Les représentations sociales reliées à un animal envahissant », *Natures Sciences Sociétés* 14 : 35-43.
- Pascal, M., P. Clergeau et O. Lorvelec** — 2000, « Invasions biologiques et biologie de la conservation. Essai de synthèse », *Courrier de l'environnement de l'INRA* 40 : 23-32.
- Peretti, J.H.** — 1998, « Nativism and Nature. Rethinking Biological Invasion », *Environmental Values* 7: 183-192.
- Picon, B.** — 2008 (1978), *L'espace et le temps en Camargue* (édition revue et augmentée). Arles, Actes Sud.
- Pigeat, J.-P. et L. Paye-Moissinac** — 2003, *Mauvaises herbes*. Conservatoire international des parcs et jardins, et du paysage. Archipel Studio.
- Rosenzweig, M.** — 2003, *Win-Win Ecology. How the Earth's Species Can Survive in the Midst of Human Enterprise*. Oxford, Oxford University Press.
- Sagoff, M.** — 1999, « What's Wrong with Exotic Species ? », *Report from the Institute for Philosophy & Public Policy* 19 (4) : 16-23.
- Simberloff, D.** — 2003, « Confronting Introduced Species. A Form of Xenophobia ? », *Biological Invasions* 5 : 179-192.
- Simmel, G.** — 1995, *Le conflit*. Dijon, Circé.
- Subramaniam, B.** — 2001, « The Aliens Have Landed ! Reflections on the Rhetoric of Biological Invasions », *Meridians : Feminism, Race, Transnationalism* 2 (1) : 26-40.
- Vignes, P.** — 2004, *Splendeur et harmonie des plantes libres*. Aix-en-Provence, Édisud.

NOTES

La notion d'hybridation est particulièrement développée dans la sociologie de la traduction [Callon et Rip 1992 ; Latour 1999]. Elle est aussi reprise dans *Les économies de*

la grandeur [Boltanski et Thévenot 1991] et mise en regard avec d'autres formes de résolution des conflits que sont le compromis et l'arrangement.

Cet article s'appuie sur deux corpus principaux. Le premier corpus, relatif aux espèces végétales (herbe de la pampa et sénéçon en arbre), est constitué de 43 entretiens semi-directifs réalisés auprès d'autochtones, de naturalistes, de gestionnaires d'espaces verts, de professionnels du paysage et de l'horticulture. Il comprend également une revue de littérature naturaliste (académique et militante) ainsi que des observations participantes effectuées lors de manifestations publiques relatives à la nature en Camargue. Cette recherche a été réalisée dans le cadre du programme « Invabio » financé par le ministère de l'Écologie [Charpentier et Claey-Mekdade 2006]. Le deuxième corpus, relatif aux moustiques, est le fruit de plusieurs campagnes d'enquêtes qualitatives et quantitatives menées depuis 1995, successivement financées par le PUCA, le PNRC, l'EID-Méditerranée, le programme européen Life et le Conseil général des Bouches-du-Rhône [Claey et al. 2009 ; Claey-Mekdade et al 2002 et 2007].

Édité par l'Agence méditerranéenne de l'Environnement et l'Agence régionale pour l'Environnement Provence-Alpes-Côte d'Azur, 2003.

Les points de vue sont partagés : en effet le ragondin a la tête et le corps du castor, mais il a la queue du rat.

Voir notamment le programme de recherche « Recréer la nature » du ministère de l'Écologie (2007), consultable sur www.ecologie.gouv.fr

Propos recueillis dans le cadre du travail d'observation participante

Ce panoptisme, au sens foucauldien du terme [Foucault 2004], ici naturaliste, serait à l'écosystème ce que la médecine est au corps : un dispositif de contrôle de l'homme sur le vivant comme forme spécifique d'exercice du pouvoir, nommée « biopolitique ».

RÉSUMÉS

Résumé

Cet article propose une approche territorialisée des controverses relatives aux espèces dites invasives ou proliférantes. Sur le sol de Camargue – symbole international d'une nature sauvage mais néanmoins issue de plusieurs siècles d'aménagement – les débats semblent exacerbés, rendant le dualisme anthropocentrisme versus biocentrisme plus frontal et plus paradoxal. Tandis que le naturaliste, au nom de considérations biocentriques, s'implique dans un interventionnisme en chaîne, s'alliant pour ce faire avec ses frères ennemis que sont les chasseurs et les pêcheurs, à l'extrême inverse, le paysagiste avant-gardiste, au nom de considérations esthétiques anthropocentriques, invite les jardiniers du dimanche à laisser les espèces cultivées et sauvages s'entremêler librement.

Abstract

A territorialized approach is taken to controversies about so-called invasive or proliferating species. Camargue in France is an international symbol of a "wilderness" even though it has come out of several centuries of human toil. The controversy there about these species has exacerbated to the point of making the anthropocentrism/biocentrism dualism sharper and paradoxical.

Whereas, for biocentric reasons, naturalists have taken part in a chain of interventions and thus become allies with their “natural” enemies – hunters and fishers – the avant-garde of landscape-developers are, for anthropocentric and aesthetic reasons, urging amateur gardeners to allow wild and domestic species to mix freely.

INDEX

Mots-clés : Camargue, espèces proliférantes, anthropocentrisme/biocentrisme, sociologie de l'environnement, France

Keywords : anthro-po-centrism/biocentrism, Camargue, proliferating species, sociology of the environment, France